

REVUE MUSICALE DE LYON

Paraissant le Dimanche du 20 Octobre au 1^{er} Mai

LÉON VALLAS

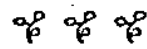
Directeur-Rédacteur en Chef



PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Louis AGUETTANT † Alexandre ARNOUX † Fernand BALDENSPERGER † Gabriel BERNARD † M.-D. CALVOCRESSI † Gabriel CONDAMIN † M. DEGAUD † Henry FELLOTT † Daniel FLEURET † Paul FOREST † Paul FRANCHET † Vincent d'INDY † André LAMBINET † Paul LERICHE † Edmond LOCARD † A. MARIOTTE † Marc MATHIEU † Edouard MILLIOZ † Antoine SALLÈS † Jules SAUERWEIN † Joseph TARDY † Georges TRICOU † Jean VALLAS † Léon VALLAS † G.-M. WITKOWSKI.

ÉTUDES SUR L'EXPRESSION MUSICALE DE L'AMOUR



II. LA MORT D'ISOLDE ⁽¹⁾



La bocca mi baccio tutto tremante:
Galeotto fu il libro e chi lo scrisse:
Quel giorno più non vi leggemmo avante.
(DANTE *Inferno*. V.)

POURQUOI fallut-il que, le théâtre plein, on me fit entrer dans la loge où elle se trouvait celle que je ne voulais pas voir, dont je m'éloignais avec un douloureux et constant effort, parce que je sentais entre nous la barrière des préjugés et l'infrangible séparation des castes ? Son père et son frère étaient là, qui, tous deux, cordialement me firent accueil. De quelle expression de charmant reproche ses yeux me saluèrent !

Nous n'eûmes pas le temps d'échanger trois paroles. Les lumières s'étaient brusquement éteintes, et, dans la nuit profonde de la salle scintillaient seulement les lampes de l'orchestre. L'angoisse ardente du désir monte des violoncelles

et s'apaise sous l'invocation déchirante que gémit le cor anglais. C'est le prélude de *Tristan*, la grande page d'amoureuse détresse. Je perçois mal, troublé par cette présence que je n'ai point cherchée, et qui me remplit d'une joie dont je ne suis plus maître.

J'ai dans l'âme un chaos, où se heurtent le regret d'avoir vainement fui pendant des semaines, pour être jeté là, par un hasard que rien ne me pouvait permettre de calculer ; la terreur de l'angoissement que je sens croître et dont j'ai conscience, pleinement ; la perception très nette que le chromatisme de *Tristan* est chose dangereuse pour un esprit déjà pas très sûr de lui-même ; l'espoir involontaire que cette musique qui corrode et dilacère tous les masques et tous les liens nous conduit à quelque solution fatale que je n'ose pas, que je ne veux pas prévoir ; et, par dessus tous, le charme

(1) Cette paraphrase de *Tristan et Isolde*, qui sort peut-être un peu du cadre d'une Revue musicale, intéressera sans doute ceux de nos lecteurs qu'ont effrayés la technique ardue de la dernière étude de notre collaborateur Edouard Locard consacrée aux procédés de mensuration de l'intelligence musicale (N. D. L. R.).

infini, l'enchantement divin de la sentir là, si rapprochée que je la touche presque et que l'odeur de ses cheveux me grise, avec l'idée que j'y suis malgré moi, que je n'ai rien fait pour cela, et que c'est un bonheur envoyé par une Providence favorable aux amours impossibles. Et, du trouble initial, s'élève et jaillit un flot montant de joie, où je m'abandonne et me livre, bercé par les ascendances enfiévrées des cordes, qui montent à présent de l'orchestre. Je la regarde, maintenant, j'ose la regarder, l'aimée dont je n'ai pas su déchiffrer encore les yeux, et dont l'âme m'est close, parce que j'ai eu peur d'interroger. Et je ne vois d'elle que sa nuque et un coin de chair rose qui transparait entre le décolleté du corsage et la fourrure dont frileusement elle s'enveloppe; et je la devine incomparable. Un battement de cœur plus fort rougit mon front, brûle ma tempe; le désir gronde en moi, comme il vient de gronder encore au fond du Golfe Mystique. Mais non, ce n'est point cela que je veux d'Elle, et le souvenir magnétiseur de ses yeux réapparaît, calmant les sens dans un engourdissement très doux, tandis que s'éteignent les sonorités dernières du pleur douloureux d'amour.

Et l'acte se déroule, Isolde, parlant de vengeance veut fuir en vain sa destinée. Kurwenal annonce l'entrée de Tristan. Le philtre est versé, symbole de l'enivrement du regard. Je suis distraitement la scène, et la perception des thèmes m'arrive massive et subconsciente, sans que je puisse parvenir à en disséquer l'enlacement et la technique. En vain, je m'efforce à la recherche des motifs conducteurs, à la dissociation des timbres, à l'analyse harmonique. Mes yeux baissés voient confusément les lumières de l'orchestre, avec le mouvement rythmé des contrebasses aux manches ornés de têtes de lion, et, çà et là, la note claire d'un reflet aux pavillons des cuivres. Et mon attention per-

due me laisse en proie aux souvenirs qu'alanguit la perception confuse des rapproches de Brangaine et des plaintes d'Isolde. Que de fois nous l'avons lue ensemble, cette musique, et n'est-ce pas parce qu'elle aimait *Tristan*, qu'il m'a fallu fuir, pour étouffer un amour insensé. Et voici que dans l'ombre complice nous écoutons, l'un près de l'autre, la musique même qui me révéla ma folie. Mais comment savoir ce qu'elle ressent à cette harmonie qui n'est pour un cœur vierge que trouble vain et stérile agitation, en attendant qu'elle soit la révélation du vrai but de la vie. Et voici maintenant que sonnent les trompettes; le roi Marke attend les héros. Le rideau tombe, les lumières s'allument.

Banalement nous échangeons d'aimables paroles. Sais-je ce que j'ai dit? Quelle autre préoccupation puis-je avoir que de chercher quelle pensée s'agite derrière ce front charmant. Elle semble heureuse. Mais quelle part le souvenir de l'émotion jadis ressentie en commun a-t-elle dans ses sensations d'aujourd'hui. Dans ses yeux d'un brun chatoyant, comme une gorge de fauvette, je ne sais rien voir et rien lire. Et puis, il faut répondre aux civilités des deux hommes qui se plaignent de ma disparition, et lui chercher d'absurdes prétextes. L'entr'acte s'écoule ainsi, neutre, sans que j'aie rien pu préciser, ni définir.

C'est maintenant la nuit sereine où retentit et se perd le son lointain des cors. La chasse du roi Marke s'éloigne, et l'impatiente Isolde éteint le flambeau, agite son écharpe blanche, donne le signal attendu. Voici Tristan et leur étreinte folle. Souvent, je l'ai rêvée, cette enivrante solitude à deux. Autrefois se dresse et s'objective, et les rares moments où j'ai pu lui parler sans témoins. Toujours ce fut vers la musique que nous attirait un entraînement égal: elle chantait, je l'accompagnais au piano. Que de pages

sublimes ainsi parcourues, mais, toujours *Tristan* revenait, œuvre élue entre toutes. J'évoque certain soir : dans le salon, la nuit est tombée doucement, et sans qu'il soit besoin de lumière, nous achevons la scène commencée. C'est dans l'enivrement de ce duo d'amour que j'ai compris : et j'ai eu peur. J'ai fui. M'aimait-elle, ce soir-là ? A-t-elle deviné l'ardente passion qui se dégage des thèmes affolants où l'Amour s'unit à la Mort. Se souvient-elle encore de cette heure poignante, où, muets tous les deux, ayant achevé le Livre incomparable, nous restions côte à côte, impuissants à proférer la parole qui eût fait déborder nos cœurs.

Ah ! pourquoi suis-je parti ? Il n'y avait à ce moment ni rang, ni caste. Elle n'eût écouté, ma princesse lointaine, aujourd'hui retrouvée. Peut-être maintenant encore, le souvenir qui fait bondir mon cœur, occupe-t-il aussi son âme. Ne voilà-t-il pas matérialisés, là, sur la scène, l'image que nous vîmes dans un rêve commun. Tristan est à genoux, la tête appuyée au bras d'Isolde assise ; ils invoquent la nuit tutélaire : « Etends ton ombre, éteins les flammes des vastes plaines de l'azur. » Et c'est le cri de Brangaine ; et l'indifférence des amants à tout ce qui n'est pas eux, à tout ce qui n'est pas l'Amour ; ils appellent la mort, ils maudissent le corps, la vie, le jour, le réel, tout ce qui les sépare de l'ineffable et pure union des âmes. Leurs voix s'unissent : « O chère nuit, douce nuit, ombre auguste, sur nous referme toi. » Aimer ainsi, d'une amour éthérée et sublime, où nul désir ne survit. Quel autre sentiment puis-je offrir à l'aimée ? La chaste, l'immortelle, la sainte tendresse des esprits, cela seul convient à l'Âme très pure à qui j'ai donné mon âme. Le souffle, la divine ivresse monte éperdu du Golfe Harmonique, en un appel affolé vers l'Amour Transcendant ; le cri de passion mystique, s'élève, tou-

jours plus haut, plus fort, souverain et sans partage. Sur la chair pâmée d'insatisfaits désirs, plane l'Immarcescible, l'Amour des âmes, l'immatérielle, l'éternelle caresse des regards. Qu'importe désormais l'arrivée du traître, et la douleur de Marke ! Qu'importe tout ce qui se peut, et tout ce qui arrive ! Que m'importe le monde, et ses jugements, et ses absurdes devoirs. Fuir, fuir, mais avec elle, maintenant, fût-ce hors le monde, fût-ce dans la mort, « dans le pays où règne l'ombre »... Et n'est-ce pas elle qui vient de répondre ? Dois-je le croire ? Ai-je entendu ? « Au bien aimé, mon cœur s'abandonne et se livre. » Dans l'émotion surhumaine où je suis, comment me connaître moi-même ? Suis-je Tristan ? Aimé-je Isolde ? Leur destinée n'est-elle pas la nôtre ? Et mon cœur défaille, éperdu d'amour.

Triste réveil ! c'est le jour. Lumière abhorrée ! Le rêve s'est évanoui ; le ciel s'est refermé. C'est le monde, c'est la vie qui reprend tous ses droits. Oh ! ne pas parler, garder intacte la merveilleuse vision, me replonger dans la nuit d'où je sors. Elle aussi a subi le trouble profond, et, sous ses paupières baissées, j'imagine la flamme de ses yeux. Souvent ainsi je l'ai vu closant son âme, et voilant de ses cils la lumière adorée de son cher regard. Elle se lève, et pour se recueillir mieux demande à prendre place au fond de la loge. Son frère, curieux du jeu des artistes, la remplace ; et la voici près de moi. Les hommes me parlent : je réponds des choses vagues sur l'excellence de l'interprétation. Des mots, des mots ! Qu'importe d'ailleurs tout cela. Je suis dans l'hébétude du dormeur arraché brusquement au sommeil, les neurones désarticulés et l'âme ballante.

La nuit, de nouveau, la chère nuit ; et l'affreuse tristesse de l'interlude aux tierces mineures montantes. Puis la plainte gémissante du cor anglais, hululante et sinistre,

dans l'ombre déserte, et les sanglots de Kurwenal ! et le râle de Tristan blessé. Mortelle angoisse. J'ai l'âme resserrée, contractée et contrainte, et l'impression m'envahit d'atroce solitude et d'abandon. L' Aimée est redevenue lointaine. A quelle illusion, à quel songe, à quel mirage ai-je pu ajouter foi ; et comment donc ai-je osé croire que l'extase enthousiasmée dont je m'enivrais pouvait être partagée ? A-t-elle tressailli, la Silencieuse ? A-t-elle frissonné du même frisson que me donne sa présence ? Et dans ses yeux baissés, où je ne sais pas lire, quel mystère allumait de fugitives lueurs ? Ah ! mon cœur a trompé ma raison ; le trouble déliré de l'ivresse mélodique m'avait grisé. Quelle preuve invoquer qui puisse me faire revivre une seconde encore le rêve évanoui ? Nos mains ne se sont pas cherchées, nos regards ne se sont pas unis ; son âme reste hautaine et froide, tandis que m'égarait la décevante fiction des chastes amours, qui ne sont que mensonges scéniques.

Et toujours, berçant ma tristesse, le thème navré du cor chante au manoir de Carréol. Sur l'esplanade, Tristan se meurt et maudit l'amour. Mais voici qu'apparaît la consolation suprême, et la dernière joie. La nacelle, que nul encore n'a signalée, Tristan l'annonce : « Dans sa grâce fière, elle arrive sur les flots couleur de saphyr ; dans le souffle embaumé du gai zéphyr, la nef s'envole vers la rive. » Et voici venir Kurwenal, triomphant. Le thème d'allégresse a retenti. Tristan, debout, rouvre sa mortelle blessure, le sang coule et jaillit ; et la mort attendue lui laisse la force seulement de murmurer un nom. Et c'est dans les bras de l'Aimée qu'il entre enfin dans la Nuit chère, la nuit de l'union éternelle et de l'éternelle paix. Marke est survenu, et Brangaine. Ils pleurent, et avec eux pleure la voix immense de l'orchestre.

Mais comment résister à de telles

angoisses ? Sur votre joue, ma bien-aimée, n'ai-je pas vu couler une larme ? Et, vous aussi, l'invincible émotion vous étreint. J'ai blasphémé tout à l'heure. Votre âme tendre, votre âme d'artiste, ressentait comme moi, mieux que moi peut-être, l'infinie détresse des Amants immortels. Nous avons communiqué dans le frisson et les larmes, et vous êtes mienne, par l'émoi ensemble ressenti. O mon aimée, tournez vers moi vos yeux, et laissez lire dans vos prunelles le cher secret dont la révélation me doit emplir d'extase.

Isolde est debout maintenant, pour le dernier adieu, pour la dernière étreinte : debout sur le seuil de la Mort éperdument désirée. Doucement, gravement, le thème de la mort résonne aux cordes basses. Instant solennel ; heure décisive du Renoncement à la vie, à la solitude, à l'individualité ; moment du Choix suprême. Un silence s'est fait, et le motif d'amour chante, dans la clarté sereine des célestes harmonies. Ah ! ce n'est plus la fièvre tourmentée du désir qui râlait tout à l'heure, malade et douloureuse ; l'obstacle du monde s'efface, et l'heureuse union, la définitive joie transparait derrière ce trépas librement consenti, longuement désiré. Et les surnaturelles appoggiatures de l'Extase d'amour, jettent leur ardeur vibrante, montant toujours plus haut leur dévorante flamme. Seule maintenant, sans contrainte, sans limite, sans réserve, règne la Paix du bonheur.

Et vos yeux, enfin, se sont tournés vers moi : vos yeux de lumière ; vos yeux que j'adore ; tes yeux qui sont toute ma vie. Dans leur douceur, je sais lire enfin ; tes yeux sont l'eau profonde où ma raison se noie. Et je ne puis en détacher les miens. Dans nos regards, nos cœurs s'unissent et se fondent. Il n'y a plus de scène, plus de drame, plus de *Tristan*, plus rien que nous. Cette musique est le chant de nos âmes, la trans-

Cours de HARPE Chromatique PLEYEL
M^{lle} MORETTON

HARPE d'ETUDE à la disposition des Elèves
 Place des Jacobins, 9, LYON

PIANOS
 Ch. MORETTON & C^{ie}
 Place des Jacobins, 9, LYON
 Envoi franco du Catalogue illustré

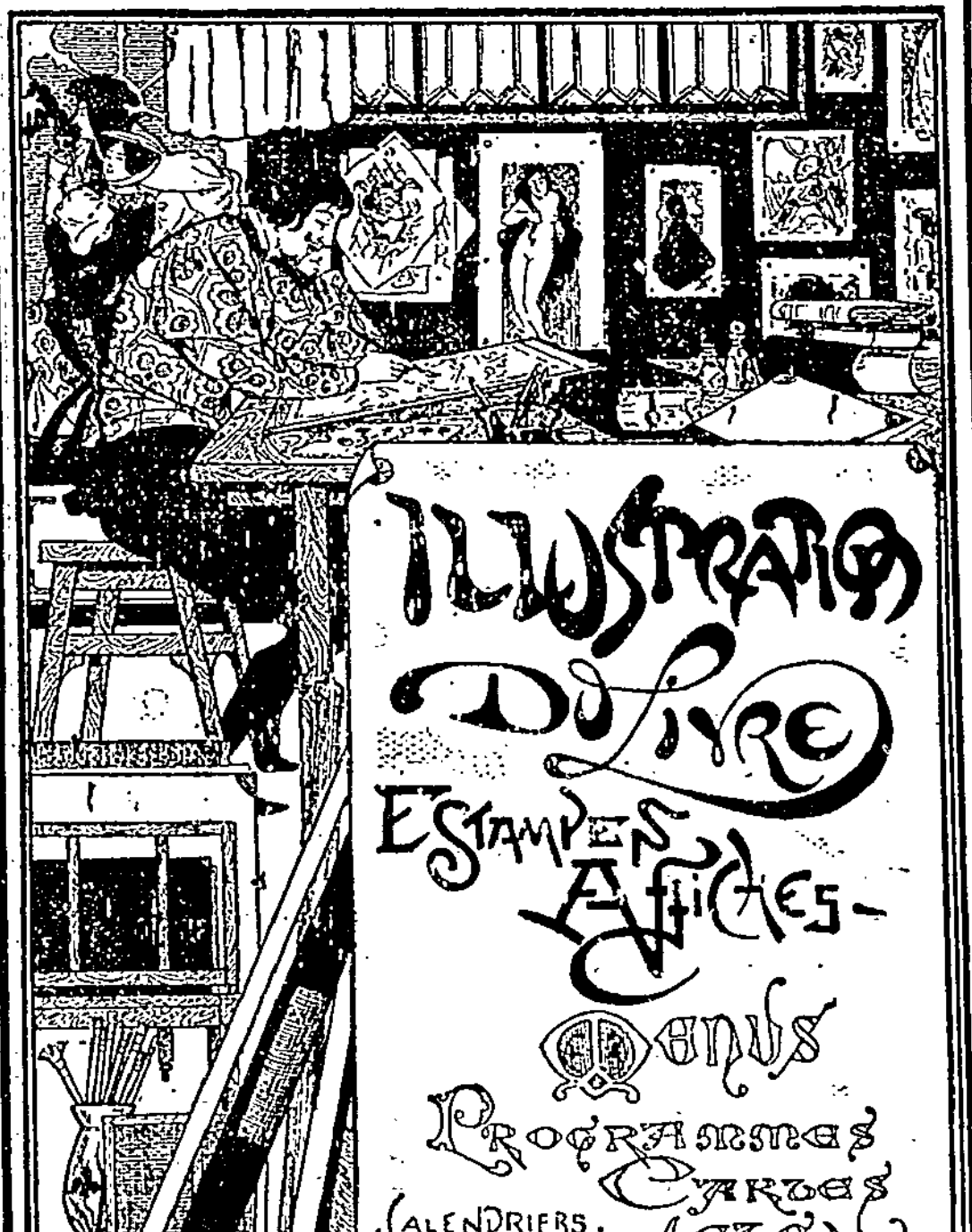


ILLUSTRATION
DU LIRE
 ESTAMPES
 AFFICHES
 MENUS
 PROGRAMMES
 CARDES
 (CALENDRIERS. (ETC.))

ATELIER EUGENE LEFEBVRE

ère

VIOLONS, ALTOS, VIOLONCELLES Anciens et Modernes
 Fabrication, Réparation

PAUL BLANCHARD

Luthier du Conservatoire National de Lyon
 Médaille d'Argent, Paris 1889. — Grand Prix, Lyon 1894. — Médaille d'Or, Paris 1900
 77, Rue de la République, LYON

Accessoires de Lutherie, Cordes, Colophanes, Archets, Étuis, etc.
 VIOLONS DEPUIS 15 FRANCS

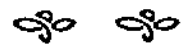
M^{on} DULIEUX

98, Rue de l'Hôtel-de-Ville, LYON
 Près la Nouvelle Poste de Bellecour
 MAGASIN DE PIANO — MAGASIN DE MUSIQUE

COURS DE HARPE CHROMATIQUE
 Vente et Location de Harpe chromatique

Enseignement du Chant

MÉTHODE NOUVELLE




J.-L. de Liviane

Be

Pour tous renseignements, s'adresser provisoirement
 à la RÉDACTION de la "REVUE MUSICALE"
 Mercredi et Jeudi, de 4 heures à 6 heures.

Cours et Leçons

PIANO

- M^{lle} **FRAUD**, pianiste accompagnateur, du Conservatoire, piano, solfège, cours de lecture à vue, rue Vendôme, 90, Lyon.
- M^{me} de **LESTANG**, piano, 128, avenue de Saxe, Lyon.
- M^{lle} **NUGUES**, piano, rue des Remparts-d'Ainay, 27.
- M. **Léon ORCEL**, piano, rue de la République, 45, Lyon.
- M^{lle} **A. RABUT**, piano, quai Saint-Antoine, 25, Lyon.
- M^{lle} **J. SOUVIGNET**, piano, rue Emile-Zola, 6.
- M^{lle} **SCHAEFFER**, piano, à Montbéliard.
- M. **Jules TARDY**, A. , piano, rue Alphan, 2, à Grenoble.

VIOLON

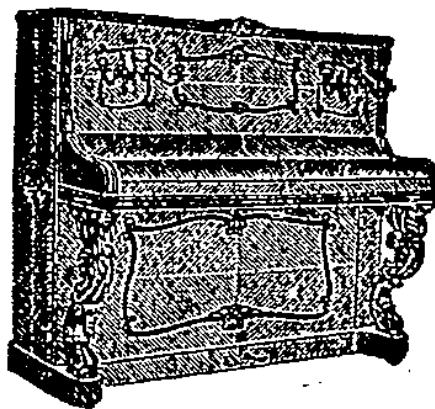
- M^{lle} **ROUSSILLON-MILLET**, violon et accompagnement, rue Octavio-Mey, 5.
- M^{lle} **J. SOUVIGNET**, violon et accompagnement, alto, rue Emile-Zola, 6.

CHANT

- M^{me} de **LESTANG**, chant, 128, avenue de Saxe.
- M. **J. L. de LIVIANE**, méthode nouvelle d'enseignement du chant. Pour tous renseignements s'adresser momentanément à la Rédaction de la *Revue Musicale de Lyon* (mercredi et jeudi de 4 h. à 6 h.).
- M^{me} **MAUVERNAY** et M. **FLON**, chef d'orchestre du Grand-Théâtre. Cours de musique vocale d'ensemble. Le mercredi à 4 h. 1/2, du 15 Novembre au 15 Mai, 27, place Tolozan. Inscription : 50 francs.
- M^{mes} **RIBES**, rue Martin, 1, chant, piano, solfège, harmonie.
- M. **Victor BLANC** des Concerts Lamoureux), leçons de chant, avenue de Ségur, 50, Paris.

MANUFACTURE FONDÉE EN 1830

AURAND-WIRTH • AURAND & BOHL, S^{rs}
48, Rue de la République (entresol), LYON



IMMENSE CHOIX
de
PIANOS
Pour **VENTE**
et **LOCATION**
Prix de Fabrique

Nombreuses occasions garanties :
Pleyel, Erard, Gaveau
etc. etc.

Echanges, Accords - Ateliers spéciaux de Réparations

PIANOS
PLEYEL • GAVEAU

VENTE, ACCORDS, LOCATION

Dufour & Cabannes

2, Rue Stella, 2 (entresol)

SALLE D'AUDITIONS

cription sonore de nos pensées. Nous seuls existons maintenant.

Pour nous, rien que pour nous, exulte le thème de l'ivresse amoureuse ; ce sont nos veines qui battent ce rythme exaspéré ; c'est de nos cœurs que s'exhale ce tourbillon de flammes ; c'est en nous que gronde et se heurte ce déchainement harmonique, ce tumulte de tempête ; c'est dans nos poitrines que palpète, hâlant et pressé, ce souffle de passion qui monte, et grandit, et déferle. Et voici qu'à présent nos mains se sont unies, et, sous l'affolante vague qui roule et étourdit nos âmes, ta tête s'est penchée ; tu reposes appuyée, la joue à mon épaule, tes yeux dans les miens, et sans conscience, tu gis, l'âme violée.

Est-ce la mort, cette joie inouïe, qui enserme et brise nos cœurs d'une étreinte trop forte ? Est-ce un autre monde déjà ? Non, ce n'est pas une créature humaine, que je tiens là pressée, c'est Isolde elle-même ; et l'âme de Tristan dans la mienne est entrée : son désir et mon amour sont un. Qu'elle est lointaine, cette musique. Des sons humains la peuvent-ils connaître ? Où sont ces harpes dont l'égrènement est une ivresse que la terre ne peut concevoir ? Et follement, bondit et s'élève, en un débordement sans mesure, en convulsions d'orgasme, le chant d'amour, qui se suspend, pâmé, pour rejaillir encore. L'ardente mélodie se change en sensations affolées où chaque thème est un tressaillement, où le rythme se fait caresse ; le chromatisme, spasme ; la dysharmonie volupté. Il n'est plus de barrière ou d'obstacle. Toute conscience s'enfuit et s'efface ; l'Amour seul survit. L'enlacement qui nous lie doit être éternel ; et je baise ces lèvres qui s'offrent brûlantes : d'une étreinte passionnée, je presse dans mes bras Isolde mourant d'amour.

Dans l'alanguissement heureux qui nous jâme, chante la tendre voix des

béatitudes célestes. Là bas, dans le Golfe Mystique, le thème du désir a retenti, souvenir estompé des troubles d'autrefois, et des angoisses mortes ; et l'harmonie domine, plane toujours plus haut, pour s'éteindre en un dernier frisson, au seuil de l'Eternel Royaume, où, bercé par la Nuit complice, l'Amour célèbre son Triomphe et son perpétuel Renouveau.

EDMOND LOCARD.



L'inspiratrice d'un Génie



Mathilde-Wesendonck et R. Wagner



(SUITE)

Les visites se rapprochèrent, l'intimité s'accrut ; chaque matin Wagner envoyait à Mathilde Wesendonck les premières fusées mélodiques de ces fameux leitmotiv jaillissant alors comme des boutons parfumés de l'arbre verdoyant de la vie en pleine ivresse créatrice. Il traçait au crayon ses idées musicales sur des feuilles volantes, et l'amie les recevait chaudes encore de l'effervescence cérébrale et toutes brillantes du premier éclair de l'inspiration (Schuré). Ces rapides esquisses miraculeusement gardées, sont devenues les fameux petits portefeuilles rouges toujours en la possession de la famille de Mme Wesendonck qui jadis, répondit fort noblement à une réclamation de Mme Cosima, encore von Bulow, les redemandant, disait-elle, au nom du Roi Louis II ?

En 1857, la munificence point aveugle mais parfaitement clairvoyante de Monsieur Wesendonck offrit enfin à Wagner l'Asilé espéré depuis tant d'années difficiles, errantes, misérables ; un chalet terminant le lac, tout auprès de la magni-

(1) Les lecteurs en auront la claire démonstration par la fameuse lettre de Wagner à sa sœur, insérée un peu plus loin.

fique villa Wesendonck. C'est là, que le Maître acheva le 1^{er} acte de *Tristan*, esquissa tout le poème des *Maîtres Chanteurs*, songea aux *Vainqueurs* après ses longues lectures de l'*Histoire de la Religion de Boudha*, de Kœpper. Enfin sur la terrasse, ému, transporté par le radieux réveil printanier de la nature, Wagner, le jour du Vendredi-Saint (10 avril 1857) eut une soudaine révélation ; il entendit le soupir de la profonde pitié qui jadis rétentit de la Croix du Golgotha et ce soupir s'échappe alors de sa propre poitrine : dès ce jour l'enchantement de *Parsifal* germait dans son cœur, jusqu'à la merveilleuse floraison des jours de sérénité de Sienna, près des collines bleues de Toscane parfumées de violettes et des grands lys sylvestres, jusqu'au sublime épanouissement sous les palmiers de Palerme. Cette soudaine révélation synthétisait ce violent désir de pitié, de compassion, déjà apparu avec le Hollandais errant, dans le cœur de Wagner alors tout éclairé par le plus noble amour ; pitié, compassion, ces deux fidèles suivantes du véritable amour, l'étreignaient, lui découvrant toute leur pure beauté ; leur sainte domination ne finira qu'avec sa vie... (1).

La glorification répétée, constante, de leur affection, avait fatalement transformé en amour, l'amitié de Mathilde Wesendonck et de Wagner.

Le roi Marke n'apparut point. Ce fut la terne et ennuyeuse Minna (2), épouse

(1) Lire les belles lettres de Venise du 1^{er} au 5 octobre 1858, sur la compassion et la haute leçon de bonté, de Çakya-Mouni (Traduction G. Knoff. *Revue de Paris*).

(2) Minna Planer, artiste lyrique, épousée à Magdeburg par le très jeune chef d'orchestre Richard Wagner alors âgé de 22 ans. Devenue ainsi Frau Kapellmeister, Minna fière de sa bourgeoisie nouvelle, ne sut plus qu'augmenter les tracasseries de son époux durant sa lutte épique contre les traditions surannées de l'intendance royale à Dresde. Après 1848, la perte de toute situation officielle augmenta encore la désunion du ménage. Minna rejoignit pourtant Wagner à Zurich, son caractère aigri les exigences constantes de sa mauvaise santé,

valétudinaire, ignorante, têtue du bon génie de son mari, qui par l'interception d'une lettre et des scènes aussi fâcheuses que vulgaires vint clôturer ce deuxième acte. L'Inspiratrice et l'Inspiré, ainsi remis subitement dans la cruelle lumière du jour leur montrant un état présent qui ne pouvait plus être qu'une dégradation ou une séparation, n'hésitèrent pas. L'asile fut clos après une dernière nuit solitaire déchirante pour Wagner, la Muse devint la Douleur et l'Inspiré le Voyageur désolé !

Ils se séparèrent sans attente, sans faiblir.

Les luttes formidables que nous avons soutenues, comment pouvaient-elles finir autrement que par la victoire remportée sur toutes nos aspirations, sur tous nos désirs ? Ne savions-nous pas, même dans les minutes les plus ardentes où nous étions l'un près de l'autre, que tel était notre but ?

Mon enfant, il ne m'est plus possible de m'imaginer qu'un unique salut et il ne peut me venir que du plus profond de mon cœur, non plus de telle ou telle cause extérieure. Il a nom : la paix ! l'apaisement absolu imposé au désir ! Noble et digne victoire ! Vivre pour d'autres, pour d'autres... sera notre propre consolation. Laisse-moi sur les ruines de ce monde du désir, t'apporter encore le salut !

Et voici l'adieu du Maître redevenant, et pour longtemps, le voyageur errant, sans foyer, sans repos.

Adieu ! adieu ! ma bien-aimée ! Je m'en vais avec calme. Où que je sois, je serai entièrement à toi. Fais en sorte de me garder l'Asile ! Au revoir ! chère âme de mon âme !

De ces jours bouleversés les lettres n'existent pas ou plus, mais par celle-ci écrite peu de temps après, par Wagner,

pesaient lourdement sur le très maigre budget des époux, aidés sans lassitude par l'admirable Liszt. Après la rupture de 1858, Wagner n'abandonna point sa femme qu'il entourait, au contraire, de tout le confortable, de tous les soins exigés par son affaiblissement croissant. Minna Planer mourut à Paris en 1868.

à sa sœur très aimée Clara, nous pouvons pénétrer leurs angoisses terribles.

« Ce qui m'a, en ces six dernières années, consolé et par-dessus tout, réconforté auprès de ma femme Minna, malgré l'énorme différence de notre tempérament, ce fut l'amour de cette jeune femme, timide et hésitante d'abord, pleine d'inquiétudes et de doutes, puis toujours plus décidée et ferme.

« Comme entre nous il ne pouvait être question de mariage, notre profonde inclination prenait ce caractère triste, résigné, éloignant tout sentiment bas, vulgaire, et dont la seule satisfaction est le contentement, le bien-être de la personne aimée. Dès l'origine de notre intimité, elle s'est occupée de moi constamment, avec la plus grande délicatesse obtenant de son époux tout ce qui pouvait embellir mon existence. Il est certain pourtant qu'il devait se sentir terriblement jaloux en face de la sincérité absolue, de la noble franchise de sa femme. La grandeur d'âme de M. W... s'est révélée dans toute sa dramatique franchise, car elle tint son mari au courant de l'état de son cœur, obtenant peu à peu qu'il renonçât à elle. On peut aisément imaginer les luttes, les sacrifices, seules la profondeur et la noblesse de son amour dégagé de tout égoïsme, pouvaient soutenir une semblable volonté en lui donnant la force de se montrer si grande aux regards de son époux : plutôt que de subir un odieux partage elle alla même jusqu'à la menace du suicide, il comprit et renonça dès lors à toute exigence conjugale, tout en continuant à lui prouver son inaltérable attachement en redoublant de bons procédés envers moi. Il voulait conserver une mère à ses enfants, il accepta donc la situation avec résignation, et me venant même en aide comme tu le sais, quoique dévoré par la jalousie. Enfin, pour satisfaire mon désir violent d'un asile de calme, ce fut encore lui qui acheta une maisonnette entourée d'un jardin, tout auprès de sa villa splendide. Quelle lutte terrible elle soutint alors pour moi ! Son mari devait aussi, par amour pour elle, m'accueillir aimablement, jamais une apparence de mauvaise humeur, de froideur ne devait révéler les agitations de son âme. Cette victoire inouïe fut ainsi obtenue par le magnifique amour de

cette femme, aussi noble que fière, et cet amour, après avoir été pour nous un long silence, s'est manifesté en pleine clarté, lorsque, l'année dernière, j'écrivis *Tristan* et que je le lui offris... Pour la première fois, elle perdit son pouvoir souverain sur elle-même et me déclara qu'elle allait mourir... Comprends-tu, chère sœur, ce qu'était pour moi un tel amour, après une existence douloureuse, lassée, d'exils et de sacrifices comme la mienne ! Au même instant, nous avons aussi compris que nous ne pouvions penser à une union, nous avons alors renoncé à tout désir égoïste... (1) »

(A Suivre),

J. TARDY.



Chronique Lyonnaise



GRAND-THEATRE



En dehors de la création du *Jongleur de Notre-Dame*, qui eut lieu vendredi et dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro, la semaine dernière fut assez calme au Grand Théâtre. L'orchestre se reposa, sous la direction de son second chef, des fatigues de *l'Etranger* et des répétitions du *Jongleur* et de *Louise*. Nous avons déjà dit plusieurs fois l'insuffisance de ce second chef. Celui-ci est, paraît-il, excellent musicien et abondamment diplômé ; il ne s'en montre pas moins tout à fait incapable de conduire de façon convenable un orchestre et nous formulons, au nom de tous les habitués du théâtre et au nom de nos confrères de la Presse, le souhait qu'il soit remplacé la saison prochaine.

Au milieu d'une série de mauvaises exécutions de *Carmen*, *Faust*, *l'Africaine*, la *Favorite*, que dirigea M. Archimbaud, signalons une bonne représentation d'*Armide*, donnée mardi avec Mmes Janssen et Claessen, sous la direction ferme et nuancée de M. Flon.



(1) Publiée dans la *Tagliche Rundschau*, 23 septembre 1902.

Deuxième Concert de la Société de musique classique

* *

Deux des trois éminents artistes que nous avons eu le grand plaisir d'entendre lundi soir 16 janvier, étaient déjà connus et appréciés des dilettantes lyonnais. Mme Clotilde Kleeberg, pianiste, et M. Crickboom, violoniste, s'étaient fait applaudir comme solistes, il y a cinq ou six ans aux Concerts de la Société Symphonique. Mlle Elsa Ruegger se présentait à nous pour la première fois. Elle s'est révélée violoncelliste d'un talent superbe et complet.

Schubert a créé le lied et l'a porté à un degré de perfection rarement dépassé depuis. Il n'a jamais réussi à débarrasser sa musique instrumentale de quelques longueurs.

Le trio en *si* bémol majeur (op. 99) n'est pas exempt par places de prolixités superflues. Il procure néanmoins une très réelle impression de charme. Le premier mouvement débute par une phrase débordante d'ardeur juvénile. Une deuxième phrase chantée d'abord par le violoncelle est d'une délicieuse fraîcheur d'inspiration. L'andante à 6/8 est un lied à deux voix, une tendre et sentimentale rêverie. Un trio d'une exquise suavité fait suite à un alerte scherzo. La première phrase du finale est un tantinet banale. Le passage à 3/2 est en revanche distingué et poétique. Tout ce trio a été admirablement rendu. Le caractère spécial à chacune des quatre parties a été nettement mis en relief.

Mlle Ruegger est ensuite venue jouer la sixième sonate en *la* majeur de Boccherini. Cette œuvre, composée d'un adagio pompeux et orné et d'un brillant allegro, est dans son ensemble d'une aimable élégance. Mlle Ruegger a su en faire valoir toute la grâce dix-huitième siècle. La sûreté et l'aisance de son jeu laissent à peine soupçonner les grandes difficultés vaincues. Cette sonate, en effet, exige une prodigieuse maîtrise des doigts et de l'archet. Mlle Ruegger a acquis une virtuosité peu ordinaire. Elle en avait donné la preuve dans le trio de Schubert dont la partie de violoncelle est une des plus difficiles du répertoire classique. Elle possède

en surplus de remarquables qualités de sonorité, infiniment de douceur, beaucoup de plénitude et de puissance.

On ne joue guère plus du Corelli. Ce fut le plus illustre violoniste de la fin du dix-septième et du commencement du dix-huitième siècle ; il fixa d'une façon définitive les règles de la position de la main gauche. Il écrivit un grand nombre de sonates pour deux violons et basse et 12 sonates pour violon et cembalo. Sa célébrité lui valut d'être inhumé à Santa Maria Rotonda, c'est-à-dire au Panthéon de Rome : au-dessous d'une dithyrambique épitaphe, sa célèbre gigue en *sol* mineur a été gravée sur son tombeau. Il est douteux que ses cendres reposent encore auprès de celles de Raphaël, d'un grand nombre de peintres célèbres et de celles du roi Victor-Emmanuel. Bædeker et les autres guides bien informés n'en font aucune mention.

M. Crickboom, dont le concours est si goûté à la Société Nationale de Paris, a joué la 6^e sonate de l'œuvre V de Corelli, la *Follia* ou les Folies d'Espagne. Elle se compose d'un thème adagio de seize mesures en *ré* mineur, qui est loin d'être folichon, suivi de 20 variations. Cette *Follia* est autre chose qu'une simple suite de variations. Elle justifie en dénomination de sonate parce que la partie de cembalo écrite en basse chiffrée se modifie à chaque variation et est fréquemment concertante avec le violon. Dans le *Carnaval de Venise*, ainsi que dans *l'arte del Arco* de Tartini un même monotone et insipide accompagnement sévit au-dessous de chaque variation,

Quelle remarquable puissance de son M. Crickboom a déployée dans le thème en *ré* mineur ! Les variations les plus ardues ont été une amusette pour lui. Nous a-t-il bien donné le véritable texte de Corelli ? La chose lui eût été difficile. Trois éditions comparées diffèrent sensiblement entre elles. Le texte adopté par M. Crickboom ne concorde exactement avec aucune des trois versions précitées. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que la cadence finale, où maint autre violoniste moins expert se fût rompu le cou, ait été forgée de toutes pièces par M. Crickboom. Celui qui sans accroc peut se tirer d'une telle cadence est un virtuose d'une habileté fan-

THE
BERLITZ SCHOOL

of Languages

Rue de la République, 13, LYON

TÉLÉPHONE 28-77

SAINT-ETIENNE, Place Mi-Carême, 4

Enseignement spécial

DES LANGUES VIVANTES ➤

➤ **PAR LA MÉTHODE BERLITZ**

Professeurs Nationaux — Professeurs Dames

Leçons à domicile et dans la région

Conversations pratiques et lectures littéraires. Préparation aux examens et concours

TRADUCTIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

Traductions Musicales

Pianos Steinway

SUCCURSALE :

JANIN FRÈRES

10, Rue Président-Carnot, LYON

PIANOS DE TOUS LES GRANDS FACTEURS FRANÇAIS

*Envoi franco sur demande du Catalogue des
Pianos STEINWAY et de tous Facteurs*

Revue Musicale de Lyon

HEBDOMADAIRE DU 20 OCTOBRE AU 1^{er} MAI

RÉDACTION : Rue Pierre-Corneille, 117, LYON

ADMINISTRATION : Rue Stella, 3

BULLETIN D'ABONNEMENT

*Je désire m'abonner pour un an à la REVUE MUSICALE
DE LYON, moyennant la somme de cinq francs payable à présentation
de la quittance.*

....., le

SIGNATURE

Nom

Adresse

NOTA. — Prière de détacher et de retourner ce bulletin, revêtu de votre signature, à M. l'Administrateur
de la REVUE MUSICALE DE LYON, rue Stella, 3.

PIANOS ERARD

SUCCURSALE :

E. CLOT Fils

15, Rue de la République, 15

LYON

PIANOS DES PRINCIPALES MANUFACTURES

Vente et Location

MUSIQUE FRANÇAISE et ÉTRANGÈRE

Grand abonnement à la Lecture Musicale

Le Courrier

Bi-Mensuel

Musical



2, Rue de Louvois, 2 ☞ PARIS



SALLE DE MUSIQUE CLASSIQUE

CONCERTS DE MUSIQUE DE CHAMBRE — AUDITIONS D'ÉLÈVES

❖ 200 Places ❖

Pour la location s'adresser :

à MM. DUFOUR et CABANNES

2, Rue Stella, à l'entresol.



Rue Stella, 2

tastique. Comme le soleil, le grand talent de M. Crickboom a une petite tache : c'est un peu de sécheresse.

Mme Clotilde Kleeberg a été un enfant prodige. Elle a obtenu son premier prix du Conservatoire de Paris à onze ans. Elle a ensuite parcouru en triomphatrice les principales capitales de l'Europe. Comme la galanterie l'exigeait, elle s'est fait entendre avant M. Crickboom. J'ai préféré la réserver pour la bonne bouche. Elle nous a fait admirer dans la *Chacone* et les *Variations en sol* de Händel la perfection incomparable de son jeu rigoureusement classique, d'un style sobre et noble. Elle a dans le trio de Schubert fait preuve d'une admirable conscience artistique. Elle n'a donné de la force à son jeu que quand il le fallait ; elle a su soutenir, sans les couvrir, les chants des deux instruments à cordes. Elle a accompagné la sonate de Boccherini et la *Follia* avec une discrétion aussi rare que louable. Voilà une grande virtuose qui peut au besoin par ses sonorités puissantes dominer le fracas d'un orchestre, et qui, en grande musicienne, s'applique scrupuleusement à murmurer un accompagnement imperceptible. Ce n'est pas son moindre titre de gloire. Quelle leçon d'effacement par haute probité artistique ! Les quatre cinquièmes des pianistes amateurs et un nombre respectable de professionnels devraient en faire leur profit.

Chacun de ces trois artistes nous a, assurément, émerveillés. N'eût-il pas mieux valu qu'au lieu de se produire individuellement, ils nous aient gratifiés d'un trio de haute et belle allure ? Un des trios de Schumann, ou l'*Archiduc* nous eût procuré une émotion autrement puissante que le triptyque qui nous a été servi. D'ailleurs, quoi de plus propice à faire ressortir le talent de chacun des partenaires qu'une œuvre de musique de chambre ! Nous n'avons entendu isolément aucun des membres du quatuor tchèque. Nous sommes pourtant fermement convaincus que chacun d'eux est un virtuose émérite, doublé d'un vrai musicien. La réputation de chacun des membres de la trinité Kleeberg-Ruegger-Crickboom gagnerait davantage s'ils formaient toujours un bloc. Il y a peut-être trop de solistes remarquables. Il y a trop peu

d'associations d'artistes se consacrant à l'interprétation du riche répertoire de trios classiques et modernes.

Un trio de l'école moderne russe a clôturé le concert. Son auteur, M. Arensky, est directeur du Conservatoire de Moscou. Il est âgé de 43 ans et sa production musicale est déjà considérable. Le trio en *ré* mineur (Op. 32) que nous avons obtenu, vient d'obtenir d'un jury, composé de MM. Rimsky-Korsakow, Glazounow et Liadow, une des récompenses du prix Glinka, consistant en une somme de 500 roubles, prélevée sur les revenus d'un legs de 75.000 roubles fait par l'éditeur Belaïeff, dans le but d'encourager les jeunes compositeurs russes.

Ce trio composé de quatre parties est d'un bout à l'autre d'une clarté limpide. L'*allegro moderato* commence par un chant de violon dans le grave d'une mélancolie rêveuse. Toute cette première partie est empreinte de ce caractère. Le *scherzo* se recommande par quelques rythmes paraissant inusités. L'*elegia adagio* est d'une tristesse désolée, surtout dans le chant pleuré à l'octave par le violon et le violoncelle. D'autres chants à l'octave ou à l'unisson de deux instruments à cordes se rencontrent dans d'autres passages du trio. Le Finale *allegro non troppo* n'a semblé offrir rien de bien saillant, ni d'imprévu. C'est en somme une œuvre intéressante et honorable, digne d'enrichir le répertoire des amateurs éclairés.

N'est-il pas superflu d'ajouter que l'interprétation en a été parfaite ?

P. F.



Concert de la Schola

Le deuxième concert de la *Schola cantorum* lyonnaise aura lieu le mercredi, 1^{er} février, au Nouveau-Théâtre.

Au programme : *Psaume CXXXVI* de J.-Guy Ropartz pour chœurs et orchestre ; *Huitième Béatitude* de César Franck pour soli, chœurs et orchestre ; *Chant élégiaque* de Beethoven pour chœurs et orchestre.

Orchestre et chœurs de 250 exécutants sous la direction de M. Guy-Ropartz, directeur du Conservatoire et chef d'orchestre des concerts de Nancy.

Soli par Mme de Lestang, M. Gaston Beyle et M. Daraux.

Location chez M. Dulieux; rue de l'Hôtel-de-Ville, 98.

HORS LYON



PARIS.

Nous publierons dimanche prochain notre correspondance mensuelle de Paris. Signalons aujourd'hui la création à l'Opéra-Comique de *Hélène*, poème lyrique en un acte de M. Saint-Saëns et la reprise de *Xavière*, de M. Théodore Dubois.

Voici l'opinion de M. Gauthier-Villars (l'Ouvreuse), de l'*Echo de Paris*, sur *Hélène* :

« M. Saint-Saëns reste impeccable : il est impossible de mieux écrire pour les voix, impossible de donner au quatuor une place plus intelligemment prépondérante, impossible d'élaborer œuvrette plus dénuée d'intérêt. Par leur correction désespérante, des partitions comme celle d'*Hélène* risquent de précipiter les auditoires, affolés d'ennui, vers les drames emphatiques et désordonnés de l'école italienne, tout boursoufflés de mauvais goût, mais qui vivent ! Récemment, un écrivain distingué, M. de Lovenjoul, parlait en guerre contre « les brouillards impénétrables répandus dans le poème et la musique » de certains ouvrages nouveaux représentés à l'Opéra-Comique. *Hélène* va plaire, sans doute, à ce batailleur érudit. Pour moi, je confesse préférer les plus opaques brumes des forêts tétralogiques hantées par les néowagnériens, voire les plus blessants coups de soleil prodigués par le vérisme des Mascagni et de Leoncavallo, aux cartonnages propres que nous confectionna. aujourd'hui, M. Saint-Saëns d'après l'antique.

« Peu m'importe qu'une mélodie de *Louise* se retrouve presque textuellement dans certaine phrase de violon-solo en *fa dièse* du monologue d'*Hélène* ; peu m'importe que la déclaration de Paris : « Des astres de la nuit tes yeux ont la clarté », rappelle, avec plus de simplicité harmonique, la manière dont M. Claude Terrasse interprète les mythes grecs dans les *Travaux d'Hercule* ; ce qui me désole, c'est que, par-dessus ces rencontres et ces fléchissements, nulle personnalité ne se décèle... »

M. Gauthier-Villars n'est pas plus tendu pour l'œuvre de M. Théodore Dubois.

« Donc on a réentendu cette partition qui renferme des choses aimables, une gentillesse discrète, un traître de bonne compagnie, des légendes ornithologiques, des romances en *la bémol*, des ensembles bien peignés, des duos d'amour dont la mère permettra l'audition à sa fille, et rien d'agressif dans l'orchestration, — exception faite de certain contrebasson qui extériorise avec une rare persistance, pour la joie de la salle, l'entrée de « la canaille » au dernier acte. Hier soir, cet opéra-comique n'a point paru démodé, puisque l'auteur n'a jamais cherché à suivre la mode et l'on ne saurait lui demander de tenir beaucoup, puisque M. Théodore Dubois ne nous a jamais rien promis. Personne, d'ailleurs, n'est contraint à nous étonner par de l'inattendu et il semble que l'originalité soit particulièrement interdite au compositeur de *Xavière*, étant données ses idées, volontairement misonéistes, en art (les interviews nous l'ont appris), — et puisque enfin le Conservatoire a pour but de conserver.

Donc, ne soyons pas surpris d'entendre gazouiller des flûtes en tierce, dès qu'il est question d'oiseaux, et gronder sans imprévu de raisonnables cuivres, lorsqu'il s'agit des Cévennes. Il y a même dans l'Ouverture, des gammes chromatiques aux basses à propos d'orage. Tout cela est fort logique. Wagner ne s'en est pas privé non plus ; d'ailleurs, M. Dubois n'imité pas Wagner, ce qui lui constitue une personnalité, à défaut d'autre. »



GRENOBLE.

MM. Arnaud et Nicolet ont repris, le mois dernier, la série des concerts de musique de chambre que, depuis trois ans, ils donnent chaque hiver dans la salle de l'Externat Notre-Dame.

Le programme, très attrayant, de ce premier concert comprenait : la sonate en *la* majeur, piano et violon, de Bach, les *Estampes* de Debussy ; le trio à l'archiduc Rodolphe de Beethoven et la sonate en *ré* mineur, piano et violon de Schumann. La sonate de Bach et celle de Schumann ont été excellemment rendues, le trio, exécuté avec le concours de M. Laubiès a eu un succès mérité.

M. Arnaud s'est montré comme toujours

le pianiste au jeu souple et expressif, l'artiste consommé à qui sont familières les œuvres des grands maîtres. De plus M. Arnaud, et nous ne saurions trop l'en remercier, n'a pas craint de présenter au public grenoblois les délicieuses *Estampes* : il les a d'ailleurs interprétées avec un charme et un brio qui ont soulevé les vivats reconnaissants d'un noyau d'enthousiastes et les applaudissements unanimes de l'auditoire.

M. Nicolet nous a permis d'apprécier une fois de plus ses belles qualités de pureté et de correction, son talent de virtuose s'est particulièrement affirmé dans les sonates, dont son archet a su mettre en valeur les beautés si diverses.

F.



Nouvelles Diverses



Musiciens et critiques.

Irrité par les termes d'un article du *Ménestrel* critiquant le *Fils de l'Etoile*, [M. Camille Erlanger avait assigné notre confrère en « diffamation ». Il estimait à cent mille francs (excusez du peu !) la réparation qui lui était due pour le préjudice que lui avait causé cet article.

Le tribunal civil de la Seine a rappelé paternellement l'irascible compositeur à la modestie par un jugement qui le déboute de son action et dont voici les principaux considérants :

« Attendu qu'Erlanger aurait dû comprendre que la louange a pour contre-partie la critique ; qu'il aurait dû également se rappeler que les œuvres des plus grands compositeurs ont été, pendant plusieurs années, en butte aux campagnes les plus acharnées, sans qu'ils aient jamais songé à s'émouvoir d'attaques consciencieuses et sérieuses, lesquelles rentrent dans le domaine des critiques musicaux.

« Attendu, dès lors, et sans qu'il soit besoin de constater qu'il n'est justifié d'aucun préjudice, que le rejet de la demande s'impose, » etc.



Une tournée peu ordinaire va être entreprise par la comtesse de Limerick, qui appartient à la haute société britannique. Elle est réputée en Angleterre pour sa grande beauté,

son talent musical et le vif intérêt qu'elle prend à toutes les œuvres philanthropiques. La tournée qu'elle va faire en Amérique commencera au mois de février prochain et durera trois mois. Tout l'argent que la comtesse de Limerick récoltera aux Etats-Unis, tant dans les concerts publics que dans les soirées musicales privées qu'elle organisera, servira à la fondation et à la dotation d'une école musicale à Dublin, dans laquelle les jeunes irlandais, enfants du peuple, doués au point de vue musical, recevront une instruction gratuite. Il convient d'applaudir à l'initiative hardie de la comtesse de Limerick, qui met une jolie voix au service d'une noble cause.



On annonce d'Eisenach que la Société Sébastien-Bach vient d'acquérir la maison dans laquelle est né l'auteur de *la Passion selon saint Mathieu* et de tant d'autres chefs-d'œuvre pour y fonder un musée de souvenirs. On sait que Bach est né à Eisenach le 21 mars 1685 et qu'il mourut à Leipzig, ainsi que le constate l'extrait suivant du registre des décès appartenant aux archives de la ville : « Un homme âgé de 67 ans, le nommé Johann-Sébastien Bach, directeur de musique et cantor de l'école Saint-Thomas, a été conduit dans un cercueil au cimetière. Le 30 juillet 1750. » Bach est mort le 28 juillet 1750 ; l'âge qui lui a été attribué dans l'acte de décès n'est donc pas exact. On a souvent parlé de l'ingratitude dont il fut l'objet de la part de ses compatriotes et de leur indifférence pour ses œuvres, qui dura plus d'un demi-siècle après sa mort. Une histoire lamentable a été celle de la plus jeune de ses filles, Regina-Suzanna, son vingtième enfant. Vers 1800, elle vivait encore et était tombée dans un tel dénuement que la *Gazette Musicale* de Leipzig inséra dans ses colonnes l'avis suivant, qu'avait rédigé le critique musical Rochlitz : « La famille de Bach est présentement éteinte, à l'exception d'une fille du grand Sébastien Bach ; cette personne est maintenant d'un âge avancé ; elle se trouve dans le besoin. Peu de nos concitoyens le savent. Elle ne peut... non, elle ne doit pas mendier ! » L'appel fut entendu. Regina-Suzanna Bach remercia ceux qui l'avaient secourue, par une lettre qui commençait ainsi : « Grâce à l'appel fait au public par M. Fr. Rochlitz et MM. Breitkopf et Härtel, j'ai reçu dans ma misère un secours si considérable et si généreux que ma reconnaissance ne cessera qu'avec ma vie. Mes

bienfaiteurs m'ont donné la somme de 96 thalers 5 groschen... » C'était une bien faible obole, à ce qu'il nous semble aujourd'hui ; on a dit que Beethoven, vivant lui-même alors dans une situation très précaire, avait donné à la souscription le produit de l'une de ses sonates pour piano. Beethoven aurait pu écrire en tête de cette sonate : *A Regina-Suzanna Bach* ; cette dédicace eût contrasté singulièrement avec celles de la plupart de ses autres ouvrages, qui sont presque toutes adressées à de hauts personnages parmi lesquels se trouvent des princes, des rois, un empereur et deux impératrices.



L'Eglise se modernise. Après l'adoption de la lumière électrique, que la congrégation des Rites mettait au ban il y a quinze ans à peine, voici le gramophone qui va être adopté comme régulateur phonique du chant grégorien. Uniformiser les mêmes mélodies avec le même rythme n'est point aussi facile qu'on l'avait cru tout d'abord. L'accentuation tonique diffère selon les pays, à cause de l'accent et de la prononciation. Or, pour obtenir l'unité parfaite, un Jésuite américain a suggéré à la commission pontificale du plain-chant l'idée aussi originale que pratique de se servir du gramophone. On a donc enregistré, comme essai, les principales mélodies grégoriennes selon le chant des Bénédictins de Solesmes, et ces jours-ci la commission a fait entendre le gramophone à Pie X, qui s'est beaucoup intéressé à la chose : « C'est, dit-il, une idée excellente et il faut la propager ». Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'est rendu compte de la difficulté d'obtenir une accentuation tonique uniforme. Déjà Charlemagne, qui avait le passion du plain-chant, s'était aperçu que les chantres gaulois, après avoir reçu l'antiphonaire noté de Rome, n'exécutaient pas de la même façon que les chantres romains. Le grand empereur pria donc le pape de lui envoyer des chantres pour styler les siens. Avec le gramophone, au bout de quelques années, on pourra arriver à obtenir, dans tout le monde catholique, l'uniformité désirée, sans avoir besoin de déplacer les chantres de la chapelle papale.



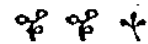
Les représentations à Berlin du *Rolando* ont fourni à la presse allemande l'occasion de s'occuper de la façon dont on cultive l'art musical à la cour impériale. Nous apprenons

que, sur le désir de l'empereur Guillaume, chacun des princes et des princesses doit jouer d'un instrument différent. L'une des princesses joue du piano et le prince Eitel Fritz joue de la flûte. Quant au kronprinz, l'empereur l'a destiné au violon. L'illustre Joachim avait été choisi pour l'instruire, mais le vieux maître n'a pas montré — paraît-il — assez d'empressement pour une tâche aussi importante que celle d'instruire l'héritier du trône.

Et l'empereur passe le meilleur de ses loisirs à surveiller les progrès musicaux de son entourage. Il questionne les professeurs, encourage ou menace leurs élèves princiers... Cet empereur n'est vraiment pas banal !!

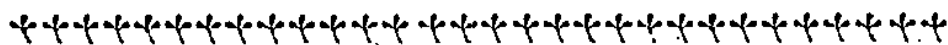


Mme la générale Parmentier, née Teresa Milanollo, dont nous avons récemment annoncé la mort, laisse sa fortune personnelle en parts égales, aux Conservatoires de Paris et de Milan, pour constituer des bourses en faveur des élèves des classes d'instruments à cordes.



M. Maeterlinck a écrit deux drames destinés à servir de texte à des partitions musicales : l'un *Ariane et Barbe-bleue* a été confié à M. Paul Dukas ; l'autre, *Sœur Béatrice*, d'abord donné à M. Gabriel Fauré, vient d'être remis à un jeune compositeur, M. Mozet.

D'autre part, M. Henry Février travaille à une partition (ouverture, entr'actes et musique de scène) destinée à accompagner les représentations de *Monna Vanna*.



Petite Correspondance



« Fidèle lecteur » Grenoble. — C'est la *partition pour piano seul* de la *Favorite* qui a été réduite par Wagner. C'est pendant son premier séjour à Paris (1839-42) que Wagner, pour gagner sa vie, fut obligé de faire cette réduction ; il fit également la réduction pour piano de la *Reine de Chypre* d'Halévy, et d'autres arrangements pour divers instruments des opéras en vogue.

Le Propriétaire-Gérant : LÉON VALLAS

Imp. WALTENER & C^{ie}, Rue Stella, 3, Lyon